

# Préface

Une table rustique. Deux chaises. Un peu de vin rouge sud-africain pour la circonstance. Et surtout un désert du Namib environnant à couper le souffle. Ce n'est pas par hasard si Robert Putinier a choisi de me suivre aux confins de la Namibie. Nous y fêtons ses 80 ans ce soir-là. Mais nous célébrons surtout la vie exceptionnelle d'un éternel jeune homme.

Car Robert est curieux de tout comme un gamin à la découverte du monde qui l'entoure. Parfois, c'est une fleur perdue au milieu de l'immensité qui attire son regard. – Tiens, une fleur ! pourrait-on dire, à la façon du Petit Prince de Saint-Exupéry. Mais lui ne dit rien. Il observe attentivement cette « certes » bizarrerie de la nature. Puis il choisit son angle et appuie sur le déclencheur. Ce cliché, il l'observera encore certainement des dizaines de fois avant de le glisser dans un album pour en faire profiter tout un chacun. Et surtout lui-même.

Parfois, c'est un éléphant sauvage qui vient croiser notre route en plein désert. Ou encore une girafe nonchalante que le déclic de l'objectif ne dérangera même pas. Ce pourra aussi être la visite d'un porc-épic nocturne... Mais comme il faisait nuit, on ne le cadrera pas. Ou encore un phacochère à l'aube, attiré probablement par l'odeur du pain.

Il faut un coup d'œil vif et intuitif pour saisir une antilope qui détale. Ou pour capter les reflets d'ombre et de lumière des dunes qui bordent l'océan Atlantique comme un liseré dans le brouillard. Ce regard n'a pas d'âge. Car certains, même dotés d'une vision excellente ne posséderont jamais ce don. Et d'autres, comme Robert Putinier, ne pourront au contraire jamais s'en dessaisir. Peut-être est-ce une drogue au demeurant que de capter une ombre, une lumière, une forme ou un mouvement...

Saisir un paysage, une plante ou un animal n'est pas suffisant. Car aussi étrange que cela paraisse, un désert n'est jamais vide d'hommes. Jamais Robert Putinier n'est lourd, pesant. Au contraire, je l'ai vu refuser de prendre des photos de femmes Himbas peintes en rouge dans leur campement. Le motif n'était pas clair. Mais peut-être le photographe ne voulait-il pas enfreindre une intimité réelle entre une population et son environnement.

À d'autres moments, les sujets s'offraient naturellement sans contrainte et il n'y avait dès lors aucun voyeurisme. Obtenir une spontanéité chez des peuples du monde qu'on photographie nécessite sans doute autant de pudeur que de retenue. Mais un quart de seconde suffit aussi à capter la vie réelle sans enfreindre aucune règle de bienséance. Cette possible politesse raffinée du contact de Robert avec l'autre est son grand art. Et ses images ne trompent personne. Elles confirment sa grande humanité.

Robert Putinier a photographié les plus grands. Mais aussi les plus humbles. De Jacques Chirac aux égoutiers de Lyon. Ou des paysans yéménites à Raymond Barre. En passant par les Indiens colorés du Rajasthan ou du Deccan... Et en repassant par Robert Lamoureux ou Jacques Villeret. Quel éclectisme! Sans oublier bien sûr les Touaregs du Sahara. Pour parvenir à un tel tableau de chasse, il faut certainement être capable de se faufiler dans les salons parisiens du Palais de l'Élysée. Puis de forcer la porte d'un ascenseur. Mais il faut aussi être en mesure de dormir dehors sous les milliards d'étoiles du désert. Ou encore d'affronter la brousse hostile du Bénin, du Cameroun ou d'Indonésie. Et tout cela, bien sûr, armé de deux appareils en bandoulière de plus de 1 kg chacun. Prêts à faire feu à la meilleure occasion! Un peu à la façon d'un chasseur de grands fauves. Si ce n'était que l'esprit n'est pas du tout le même. Un chasseur veut tuer, détruire, accaparer un trophée. Robert, lui, peut saisir le beau et l'étrange d'un objet animé ou inanimé. Afin de le sublimer. Certes, certains paparazzis sont capables de tout sans vergogne. Mais qui aura côtoyé un tant soit peu notre Lyonnais saura qu'il en est tout l'opposé.

On pourra croire que l'œil du photographe ne s'arrête qu'à ce qui est visible. Et comment en serait-il autrement? Une photo n'est-elle pas l'exacte représentation de ce que l'organe de la vue voit? Et pourtant, Robert voit plus loin. Il a même été formé à cela dès son plus jeune âge. C'est son métier!

Car passionné par la photo depuis ses 17 ans... Et happé un temps par le travail de la mode du mannequinat... Il va très vite s'orienter vers la photographie industrielle. Puis en 1954, il va intégrer, puis diriger, le service photo de la faculté de médecine de Lyon, qui deviendra par la suite le service photographique de l'Université Claude Bernard. C'est là qu'il apprend probablement à disséquer une image. À montrer le détail qui paraissait anodin. On imagine que rien ne lui sera épargné comme

de confectionner des catalogues de matériel médical ou même de prendre des clichés de médecine légale. Ici plus qu'ailleurs, on apprend probablement la précision et la rigueur. Jusqu'à traquer ce qu'un regard ne détecte pas de prime abord. Cette recherche se poursuivra jusqu'à aujourd'hui. D'abord dans le choix du support photo, il testera de façon audacieuse le bois. Faire des photos sur bois? Eh bien oui! Puis, dans de nombreuses expositions - au palais de la Découverte au salon de la photographie de Paris ou à la fondation nationale de la photographie de Lyon - il n'aura de cesse de rechercher et de tester de nouvelles couleurs.

Toutes ces quêtes sur la texture, les formes et les couleurs montrent clairement que l'esprit de notre photographe ne s'arrête jamais. Et il est très difficile non seulement d'évoluer dans des milieux différents - déserts, industrie, faculté, monde politique, des arbres de la culture... Mais surtout de garder cet œil acéré et perpétuellement en quête.

Pratiquement, cela se traduit par exemple de la façon suivante. Robert disparaît au petit matin dans le désert. Il est attiré par les couleurs du Levant sur les roches aux formes géométriques assez stupéfiantes. Mais un ignorant - surtout quelqu'un qui a l'habitude de ce décor - n'y voit rien d'exceptionnel. Mais notre passionné, attiré comme un papillon par la lumière, n'aura de cesse jusqu'à ce qu'il rapporte dans son boîtier une lumière chaude qui contraste avec les ombres des parois rocheuses. Une autre fois, il sera tellement obnubilé par le cadrage d'un daman - ces sortes de marmotte de désert - qu'il en oubliera de regarder à ses pieds et qu'il tombera dans un épineux sans même l'avoir vu. Mais c'est qu'il était trop absorbé à nouveau par des formes en mouvement qui doivent entrer à tout prix dans un angle. Lorsque Robert voit des zèbres de désert en pleine liberté, il ne « peut » s'empêcher d'appuyer sur son déclencheur. Car il sait que les combinaisons de rayures blanches et noires formeront à chaque fois un tableau de stries différentes. Mais il n'y a que lui qui voit cela! Un ranger dira simplement :

– *Ce sont des zèbres!*

Bien sûr, au final, après tirage, on ne peut que se dire :

– *C'est une photo magnifique!*

Mais un regard qui n'est pas en perpétuelle recherche, ne captera jamais entre « la » scène qui donnera une photo magnifique.

Voilà pourquoi Robert Putinier est un jeune homme. Car tester – on pourrait presque dire «jouer avec» – les formes, les couleurs et les mouvements est dans sa nature de jeune homme. Lui, sur ce plan, ne se calmera jamais. Probablement, car il agit par passion et par pulsion. Autres attributs qu'on accorde normalement aux adolescents fougueux ou farfelus.

Mais ajoutez à ce jeu une vraie rigueur professionnelle et une énorme expérience de toute une vie, vous obtiendrez un très grand photographe. De toute manière, la partie technique est dépassée depuis bien longtemps. Car il suffit d'observer notre ami jongler avec les objectifs avec une parfaite dextérité et les mettre en place pour comprendre qu'il n'est pas esclave de son matériel. Ses appareils sont comme les pinceaux du peintre; ni plus ni moins. Tout au plus, met-il parfois ses lunettes pour lire les chiffres des zooms. Et encore, pourrait-il aussi le faire au jugé. C'est juste une ultime précaution.

Ajoutez, pour finir, que Robert Putinier est un homme gentil! Ou plus exactement profondément humain. Rien ne lui fait peur dans la rencontre avec un peuple d'un autre continent. Il mettra son interlocuteur immédiatement à l'aise avec un bon mot ou un sourire. C'est aussi une attitude qui se perd dans certains milieux qu'il a pu fréquenter. Les politiques, journalistes ou grands couturiers, en passant par les industriels ou universitaires... ne sont pas spécialement connus pour leur agrément ou leur altruisme. C'est encore une bataille que Robert a su gagner. Celle de n'avoir jamais été perverti par le système comme un éternel agitateur ou rebelle. Toutes ces qualités lui valent certainement d'être adoré. Par les hommes ou les femmes. Détesté par tous ceux qui ne comprennent rien à son travail, à sa quête ou à sa vie. Mais ceux qui vivent comme lui savent qu'il vaut mille fois mieux se faire détester par jalousie. Cela prouve en général qu'on est sur la bonne voie. Et que rien ne nous fera nous assagir. Comme des artistes. Ou comme des gamins turbulents. Pour finir, quelqu'un dont la seconde passion – la première étant bien entendue la photographie – est le désert ne saurait être mauvais.

Quelqu'un qui ne connaît pas le désert se dira :

*– Mais pourquoi aller dans le désert? Il n'y a rien!*

Or, Robert Putinier, justement, y trouvera ce qu'un regard non averti ne discerne pas. Ce peut être un scarabée aux pattes griffues. Un brin d'herbe perdue dans une immensité. Ou un effet d'ombre et de lumière que lui seul aura perçu. Alors qu'un autre n'aura tout simplement « rien » repéré. C'est un art, évidemment que de construire quelque chose avec rien. Ou presque rien. Mais c'est justement dans ce domaine que notre ami excelle le mieux. Jusqu'à nous faire comprendre que nous étions dénués de tout sens : sans ouïe, sans toucher, sans goût, sans odorat... Et surtout sans vue. Heureusement il nous reste nos yeux pour pleurer. Et pour nous extasier sur son travail !

### **Philippe Frey**

Ethnologue et aventurier  
Spécialiste des déserts  
dont il a arpenté les plus  
grands à pied

